

Caroline Caron, *Vues, mais non entendues. Les adolescentes québécoises et l'hypersexualisation* (2014). Presses de l'Université Laval.

Harvengt David  
Université Laval

doi:10.18162/fp.2014.a46

## RECENSION

L'hypersexualisation a fait couler beaucoup d'encre depuis une dizaine d'années au Québec. La presse s'en est donné à cœur joie pour décrire le phénomène sous ses aspects les plus alarmistes. Dans son ouvrage, Caroline Caron n'offre pas une définition claire de l'hypersexualisation, elle cherche plutôt à donner la parole aux adolescentes qui sont au cœur de la problématique. L'auteure démontre que ce phénomène social a été amplement construit par les médias et les experts, en particulier les sexologues et les éducateurs. C'est une des premières qualités de cet ouvrage : il prend à contre-pied le discours commun sur l'hypersexualisation. Plutôt que de la voir comme un problème, l'auteure s'interroge sur la construction même du phénomène et sur la manière dont il est vécu par les adolescentes.

Dans le premier chapitre, Caroline Caron nous montre comment les médias ont contribué à la construction sociale de la problématique qui s'est faite en quatre phases entre 2001 et 2005. Les premières réactions à la montée de la mode sexy laissent poindre un malaise. Le dévoilement excessif de peau (du corps féminin) semble en contradiction avec la neutralité sexuelle présumée du milieu scolaire. En fait, il y a une double transgression : « cette mode porte atteinte à la virginité d'un espace institutionnel voué à un acte noble – celui d'éduquer – et à la virginité d'une période de la vie et d'une expérience à protéger – l'enfance » (p. 22). Derrière ce malaise, pointe alors une menace : les jeunes filles trop jeunes pour comprendre le message sexuel qu'elles envoient sont vulnérables. Bientôt, toutefois, c'est la fille sexy elle-

même qui va devenir un danger : elle menace « la sérénité de l'espace scolaire », notamment les enseignants masculins. La deuxième phase débute en 2003 et se caractérise par la peur. Elle va trouver sa crispation dans des solutions drastiques, tel le port de l'uniforme obligatoire. Puis, on associe mode sexy et « pratiques sexuelles jugées précoces et/ou déviantes, mais assurément *inquiétantes* » (p. 33). Les dernières phases de cette construction sont la cristallisation de ces tendances et l'intensification de la panique. En 2005, le monde politique entre dans la danse; le sujet fait débat à l'Assemblée nationale, l'aile jeunesse du Parti libéral propose même une loi anti-string (p. 43).

Dans le chapitre 2, l'auteure utilise le concept de panique morale pour expliquer la réaction face à l'hypersexualisation. La panique morale est « une réaction démesurée envers des pratiques culturelles ou individuelles, souvent minoritaires ou marginales, perçues comme déviantes, nocives et dangereuses pour les individus qui les pratiquent, mais aussi pour le bien-être collectif » (p. 49). Néanmoins, il faut un lien avec le politique pour que la panique morale dépasse le « complot » médiatique et la rende légitime. Au Québec, cela va prendre corps dans les réformes des codes vestimentaires, mais aussi dans le rôle accru que jouent les experts; sexologues et éducateurs en tête. Des anecdotes choquantes, reprises en boucle par les experts, les médias et les instances dirigeantes, vont permettre de combler les lacunes scientifiques pour expliquer la dangerosité du phénomène. Cela contribue donc à légitimer un contrôle vestimentaire dans les écoles, surtout à l'égard des jeunes filles.

Dans les chapitres subséquents, l'auteure donne la parole aux adolescentes. Comment vivent-elles cette problématique de l'hypersexualisation et le resserrement des codes vestimentaires? Dans le chapitre 3, elle nous présente sa méthodologie. Partant de son questionnement, elle décrit la procédure du choix des participantes, la collecte des données et la démarche afin de présenter des « voix minoritaires discordantes » (p. 85).

Le chapitre 4 touche essentiellement à la perception qu'ont les jeunes filles du code vestimentaire dans les écoles; « une loi *de l'école dans l'école* » (p. 113). Selon les participantes, ces règlements impliquent des interdictions et formes de surveillance connues des élèves, mais l'application est laissée à l'appréciation des adultes en autorité. Cet arbitraire pose problème aux yeux des jeunes filles. Un autre élément est le traitement différencié entre filles et garçons, ces derniers étant beaucoup moins touchés par les codes. Néanmoins, les points de vue des participantes sont malléables. Ainsi, elles peuvent être en désaccord avec certains aspects du règlement (l'interdiction des camisoles, par exemple), mais approuver l'interdiction des vêtements à caractère sexiste ou raciste. Néanmoins, il semble exister une divergence entre les perceptions des adultes et celles des jeunes concernant les codes vestimentaires et l'uniforme scolaire : facteur positif pour les premiers et composante frustrante des codes de vie pour les secondes. Finalement, l'auteure s'interroge sur la démarche au cœur de l'adoption de ces codes en milieu scolaire. Selon elle, tandis que l'école a introduit l'éducation à la citoyenneté comme thème transversal, « [...] les codes vestimentaires ne peuvent apparaître que comme un reliquat d'une pédagogie behavioriste obsolète » (p. 143).

Le chapitre 5 commence par un questionnement éthique pour l'auteure. En effet, dans leurs discours, les participantes se dissocient de la fille sexy, qu'elles n'hésitent pas à traiter de prostituée ou de « salope », ce qui ébranle l'auteure dans sa perspective féministe. Si elle ne peut souscrire à ce discours, elle doit le prendre en considération compte tenu de son objectif premier. L'auteure offre alors une riche réflexion autour de ce dilemme. Cette dissociation avec la fille sexy renvoie à l'altérité : le « nous », la

« bonne » fille contre l'Autre, la « mauvaise » fille. Cette construction se fait essentiellement autour de la séduction hétérosexuelle et les ados entrent alors dans un jeu délicat : elles doivent être désirables, mais ne pas être trop sexy (p. 165) au risque de se faire « bitcher ». Cela renvoie donc à la norme qui, selon l'auteure, est le sujet sexuel masculin hétérosexuel. Tout ce qui y déroge est l'Autre et devient potentiellement objet de mépris et de ridicule.

L'ouvrage de Caroline Caron a le mérite d'apporter un regard original sur le phénomène de l'hypersexualisation. La perspective féministe, choisie par l'auteure, laisse parfois penser que le phénomène a été inventé de toute pièce par des instances phalocrates. Néanmoins, la chercheuse offre un regard critique riche et pertinent sur l'avenir même de ces études féministes autour de la parole des femmes. On peut également regretter un manque d'ancrage historique (présent dans la conclusion) et anthropologique qui aurait certainement donné une plus grande profondeur à l'ouvrage. Cela dit, comme l'auteure le note elle-même, le mouvement féministe doit être subversif (p. 189) et donc bousculer. En ce sens, cet ouvrage est pleinement réussi, car il ne laisse pas indifférent et nourrit la réflexion.

## Pour citer cet article

Harvengt, D. (2014). Caroline Caron, Vues, mais non entendues. Les adolescentes québécoises et l'hypersexualisation (2014). Presses de l'Université Laval. *Formation et profession*, 22(2), 106-108. <http://dx.doi.org/10.18162/fp.2014.a46>